Ami du Clergé du 6 avril 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — XV. *Pour le jour de Pâques :* La pierre angulaire, ou notre salut dans le Christ, 209.
Sermons pour le Jeudi Saint. — I. Le bienfait ineffable de l'Eucharistie, 211. — II. Le pouvoir d'ordre dans l'Eglise catholique, 213.
Sermons pour Pâques. — I. Les disciples et la Résurrection, 216. — II Nous ressusciterons un jour comme Notre-Seigneur, 218. — III. Les faux dieux, 219.
A l'école des Saints. — XX. Saints Tiburce, Valérien et Maxime : l'Eglise des Catacombes, 221.
Aux Enfants de Marie. — CI. La persévérance, 224.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

XV

Pour le jour de Pâques

LA PIERRE ANGULAIRE, OU NOTRE SALUT DANS LE CHRIST

Mes frères,

Notre-Seigneur avait achevé la parabole des vignerons homicides, qui annonçait sa Passion, par la citation et le commentaire d'une parole du roi David : « N'avez-vous jamais lu les Ecritures : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissent, celle-là même est devenue la tête de l'angle. C'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est une chose admirable à nos yeux. C'est pourquoi je vous dis que le royaume des cieux vous sera enlevé et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Et celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera. » (Matth., XXI, 42-45 ; Marc, XXI, 10-12 ; Luc, XX, 17-19).

La tête d'angle ou la pierre angulaire, c'est celle que les ouvriers placent à la jonction ou à la rencontre de deux murs. Elle fait leur trait d'union. Elle assure leur soutien mutuel et sert ainsi de fondement solide à l'édifice.

C'est bien dans ce grand mystère de la résurrection du Christ, que l'Eglise célèbre chaque année avec une solennité sans égale, qu'il est facile à tous de reconnaître en Notre-Seigneur la pierre angulaire, celui en dehors de qui il n'y a point de salut.

La résurrection de Jésus est le *fondement de notre foi,* l'*exemplaire de notre vie,* la *cause de notre salut :* c'est aujourd'hui qu'il peut s'écrier en sortant glorieux de son sépulcre : « Je suis la voie, la vie, la vérité. »

I. — *La résurrection, fondement de notre foi*

De toutes les preuves du caractère divin de notre sainte religion, à laquelle nous avons donné notre foi, la résurrection de Notre-Seigneur est vraiment la plus solide, la plus frappante, la plus évidente aux yeux de tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité.

Notre-Seigneur est ressuscité vraiment d'entre les morts : *surrexit Dominus vere.* Historiquement le fait est indubitable. Pour le nier il faut fermer délibérément les yeux aux témoignages sincères, véridiques, concordants, de tous les documents.

Notre-Seigneur était bien mort sur la croix. Tous les témoins de la scène du Golgotha déposent en faveur de ce fait : les amis du Crucifié qui affirment qu'il expira en poussant un grand cri, ses ennemis qui veillèrent à tous les détails pour l'exécution de la peine de mort. Pilate s'enquiert de la réalité de la mort avant de donner à Joseph d'Arimathie le permis d'inhumer et le peloton d'exécution constata si bien que Jésus était réellement mort qu'il ne prit même pas la peine de lui briser les jambes. Aussi bien, la prédication publique par les apôtres de la mort de Jésus ne souleva jamais aucune contradiction de la part des contemporains.

Ce mort est ressuscité. Ses disciples, trois jours après sa mort, trouvèrent le tombeau vide. Son corps avait pourtant bien été enseveli dans un suaire et déposé dans un sépulcre nouvellement creusé dans le roc. Une pierre énorme fermait l'entrée du tombeau. Pour comble de précaution, on avait apposé les scellés publics et mis officiellement un piquet de garde. Après trois jours, le corps ne s'était tout de même pas encore mêlé à la poussière du sépulcre ! Les disciples du Nazaréen n'ont jamais été ni condamnés, ni poursuivis pour violation de tombeau. Les Juifs n'ont jamais produit le corps de Notre-Seigneur pour confondre les apôtres qui prêchaient la résurrection. Il n'y a qu'une explication possible : le Christ, qui n'est plus là, est ressuscité.

Aussi bien, le voici qui apparaît à Jérusalem et en Galilée aux apôtres et aux disciples. Il revit au milieu d'eux, leur parle comme autrefois, mange avec eux. Il leur donne à toucher les cicatrices des blessures de ses mains, de ses pieds, de son côté. Et n'allons pas dire que ce furent des exaltés et des hallucinés, que ces hommes qui affirment avoir revu leur Maître pendant quarante jours : ils étaient si peu préparés à prendre le change qu'ils se refusèrent d'abord à croire à la résurrection, qu'ils se moquèrent de la crédulité des saintes femmes, qu'ils ne se rendirent qu'à l'évidence. Du reste, ils préférèrent subir la mort plutôt que de se dédire et l'on peut en croire des témoins qui se font égorger.

S. Paul, reliant ces deux faits du tombeau vide et des apparitions, écrira ce magnifique témoignage qui contient tout, en faveur de la résurrection de Jésus : « Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'ai appris moi-même, que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures ; qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le

troisième jour, conformément aux Ecritures ; et qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Après cela, il est apparu une seule fois à plus de deux cents frères, dont la plupart sont encore vivants, apparu à Jacques et à tous les apôtres. Après eux, il m'est apparu aussi à moi. » (I Cor., xv, 3-8).

Or, m. f., il n'y a qu'un Dieu qui puisse se ressusciter d'entre les morts : lui seul est le maître souverain de la vie, qui peut lui commander à son gré, en disposer comme il lui plaît. Et surtout quand quelqu'un a prédit avec insistance sa résurrection comme le sceau authentique de sa divinité, s'il tient parole, il faut le croire... ou bien avouer qu'on ferme volontairement les yeux à l'évidence.

Après cela on comprend la déclaration d'un Victor Cousin : « Je monterais sur l'échafaud plutôt que de nier la divinité de Jésus-Christ [1]. » C'est ce qu'ont fait les martyrs. Leur foi était assise sur le fondement inébranlable de la résurrection du Christ.

II. — *La résurrection, exemplaire de notre vie*

Comme il est la pierre angulaire de notre pensée, le Christ ressuscité est aussi le fondement sur lequel repose l'édifice de notre vie morale. Sa résurrection nous invite à une vie nouvelle sur le modèle de la sienne. L'accomplissement du devoir pascal doit marquer pour les chrétiens une résurrection véritable, visible, durable comme celle du Christ.

Véritable : le devoir pascal n'est pas une formalité que l'on remplit pour se mettre en règle avec Dieu et avec l'Eglise. Elle doit accorder le communiant au renouveau de la nature et à la résurrection de Jésus. La sortie du péché, c'est aussi une résurrection, le passage de la mort à la vie, de la seule mort à redouter à la vie qui dure éternellement.

Aux chrétiens de prendre pour eux l'exhortation de l'apôtre S. Paul : « Si... vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu ; affectionnez-vous aux choses d'en-haut et non à celles de la terre. » (Col., III, 1-2).

Avec le Christ de la communion pascale, ils ont reçu celui qui est l'aliment de la vie et la vie même des âmes : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang vit de ma propre vie. Je suis le pain de vie. » Par la confession ils étaient vraiment ressuscités ; par la communion pascale ils débordent de vie.

Oui, résurrection réelle, véritable, authentique, et des disciples comme du Maître nous pouvons dire aujourd'hui qu'ils sont ressuscités vraiment.

Mais le Christ ressuscité s'est manifesté au monde ; la résurrection de ses disciples doit être, comme la sienne, visible aux yeux de tous. C'est déjà un beau triomphe sur le respect humain que la communion pascale. Elle constitue un témoignage officiel de christianisme et de catholicisme. Elle est la pierre de touche du pratiquant. Mais là ne peut se borner la manifestation de notre résurrection spirituelle.

Ce n'est pas une fois seulement et à quelques-uns que le Christ a donné en spectacle sa résurrection. Pendant quarante jours il s'est montré à ses apôtres, aux saintes femmes, à la foule. Il a multiplié l'affirmation vivante de son retour à la vie.

Sa conduite s'offre en exemple aux ressuscités de Pâques.

Dans leurs familles où ils rentrent après la communion pascale, dans leurs milieux d'affaires ou de travail où ils retournent, où que les hommes les voient, il faut qu'ils apparaissent comme des hommes nouveaux dans leur cœur.

La résurrection de Notre-Seigneur, nous le disions tout à l'heure, fut la plus grande preuve donnée au monde de la divinité de son œuvre et de sa personne. C'est sur elle que s'est appuyée la prédication des apôtres. Encore aujourd'hui notre foi repose sur elle.

La vie nouvelle des communiants de Pâques sera pareillement une apologétique vivante de leur religion qu'ils ont professée publiquement en s'approchant de la Table sainte. Et ce sera la meilleure. « Nous ne tenons pas de grands discours, disait Tertullien, mais nous vivons. *Non multa loquimur, sed vivimus.* » Quand on vit dans la pureté, dans la sincérité, dans l'honnêteté, alors que l'entraînement du milieu et les passions du dedans conspirent pour nous engager dans les voies perverses des hommes, c'est bien le signe qu'elle vient d'en-haut, la religion qui nous inspire et qui nous aide.

Enfin, il est écrit du Christ triomphant du matin de Pâques : « Le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus. La mort n'aura plus de prise sur lui. » Il est impassible, immortel, glorieux pour toujours.

Qu'elle soit durable aussi, la résurrection des communiants de Pâques ! Sans doute cela comportera des efforts de leur part : ils sont encore engagés dans le combat. Pourtant ils ont reçu avec leur communion le meilleur gage de la persévérance, le pain des forts et des vaillants, celui qui est le viatique sur le chemin de la vie avant d'être le viatique pour notre passage de ce monde à l'autre.

C'est ainsi que la résurrection de leur Maître leur fournit l'exemplaire sur lequel ils ont à modeler leur renouveau spirituel.

III. — *La résurrection, cause de notre salut*

Notre-Seigneur l'a déclaré : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Il n'est pas uniquement un maître et un modèle, comme le sage ou l'homme vertueux, dont nous pouvons écouter les oracles et suivre les exemples. Sa résurrection a causé notre salut.

[1] Cité par Ch. Perraud, *Libre-Pensée et Catholicisme*, p. 64.

Le Christ mort, le Christ ressuscité ne peut plus mériter pour nous. Il n'est plus dans les conditions voulues pour cela. C'est seulement pendant sa vie de pèlerin sur la terre, dans les mystères qui vont de sa naissance à sa mort, qu'il a pu nous acquérir des mérites : maintenant il a sa récompense.

Par contre, il reste toujours pour nous la source des grâces de notre salut. Jamais sa divinité n'a été séparée de son humanité. Pendant les jours mêmes de la sépulture, son corps enseveli reste le corps d'un Dieu et il demeure l'instrument dont Dieu se sert pour nous communiquer la grâce, principe de notre vie surnaturelle.

Ainsi, comme c'est en vertu de sa mort que nous mourons au péché, c'est en vertu de sa résurrection que nous renaissons à notre vie d'enfants de Dieu. Le Christ nous entraîne avec lui hors des prisons de la tombe. Sa puissance fait tomber les chaînes qui tenaient les âmes captives du péché et du démon, comme elle détache les bandelettes qui entouraient et enveloppaient son corps enseveli.

Il n'y a pas d'autre nom sous le ciel en qui nous puissions être sauvés. Tous les infidèles qui viennent à la foi, tous les enfants qui naissent à la vie de la grâce, tous les pécheurs qui remontent à la lumière : toutes les âmes qui d'une manière ou d'une autre s'éveillent à la vie surnaturelle le doivent au Christ victorieux de la mort. Voilà la force d'un tombeau, d'un tombeau vide, vide de celui qu'il n'a pu retenir parce qu'il était Dieu.

Ecoutez un pèlerin de Jérusalem, le converti de S. François d'Assise, un de ceux en qui le Christ ressuscite chaque jour : « Ce fut ici qu'ils déposèrent Jésus de Nazareth, et, ayant roulé la pierre devant le sépulcre, ils s'en allèrent en pleurant, parce que maintenant tout était fini... Et au contraire, c'était alors que tout commençait... Le Cœur des cœurs, le vrai *Cor cordium* ne pouvait pas cesser de battre. Un matin d'avril, — il y a de cela dix-neuf siècles, — un ange apparut à trois pieuses femmes et leur dit : « Il n'est point ici, il est ressuscité. » Et depuis lors l'humanité vient s'agenouiller près de ce tombeau, baise cette pierre sépulcrale, mouille de pleurs ce marbre. Parce que ce n'est pas un tombeau comme celui de Dante, de Napoléon ou de Gœthe. Parce que c'est un tombeau *qui est vide*[1]. »

* *

La parabole de la pierre angulaire s'achevait sur ces paroles terribles : « Celui qui tombera sur cette pierre se brisera et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera. » On ne résiste pas à Dieu.

Mais celui qui bâtit sa vie sur cette pierre angulaire, celui-là bâtit dans le roc. Il s'établit dans la vérité, dans la vertu et dans la vie : *firmatus est supra firmam petram*.

Alleluia ! Alleluia ! Avec de tels gages de sécurité, on peut s'abandonner à ces chants de joie.

[1] Johannes Joergensen, *Le livre d'outremer*.

Et dans notre monde d'aujourd'hui, ébranlé sur ses bases, quelle paix de savoir qu'on repose sur le Christ ressuscité, la pierre ferme, la pierre angulaire de toute vie individuelle et sociale ! Ainsi soit-il.

FIN

SERMONS POUR LE JEUDI SAINT

I

LE BIENFAIT INEFFABLE DE L'EUCHARISTIE

Mes frères,

Les jours que nous traversons possèdent le singulier privilège de s'imposer à toutes les attentions. Aux impérissables souvenirs qu'ils réveillent, les méchants redressent la tête, éprouvent la stérilité de leurs entreprises contre le Christ et s'épanchent en des flots de rage inutile. Bon nombre d'indifférents, arrachés à leurs préoccupations absorbantes, ont peine à se défendre de l'impression sévère qui pèse sur le monde et sentent au plus profond de leur cœur comme se rallumer quelque étincelle de leurs croyances oubliées ; les fidèles, enfin, les vrais chrétiens redoublent de ferveur, de recueillement et de prières pour célébrer comme il convient les anniversaires solennels de la religion catholique.

Demain, jour de tristesse et de grand deuil, vous rappellera, en même temps que la mort d'un Dieu, le dévouement volontaire et miséricordieux du Créateur pour sa créature. Aujourd'hui, dans l'intimité de ses temples et loin de l'éclat des pompes officielles, la société chrétienne célèbre les amoureuses prévenances de Dieu pour l'homme, elle exalte l'Emmanuel, le Dieu avec nous, elle chante l'hymne de la reconnaissance pour le grand sacrement de l'Amour divin.

Aussi, pour répondre aux intentions de l'Eglise et satisfaire votre attente, en face du trône glorieux que nos forces humaines ont essayé de construire à Jésus-Hostie, je veux relire avec vous, en toute simplicité, cette page immortelle de nos annales catholiques : l'institution de l'Eucharistie.

I

Vous le savez, m. f., le but premier et immédiat de la venue de Dieu en notre monde, ce fut avant tout de renouer entre le Créateur et la créature les relations brutalement rompues par le péché originel ; ce fut de payer à la justice éternelle la rançon de l'insulte faite à sa majesté ; ce fut, en un mot, de racheter l'homme pécheur et de lui restituer, par une bienveillance ineffable, ses droits perdus à l'immortalité bienheureuse.

Tout, dans la vie du Sauveur, tout se rapporte à cette fin. Mais lui, pourtant, il nourrissait une plus vaste ambition.

Trois années durant, il sillonna de ses courses apostoliques le sol de la Judée pour répandre sa doctrine ; et ses accents, pénétrant les âmes, y

produisaient lumière et consolation ; au spectacle des infirmités qui dévastent la race humaine, la pitié lui déborda du cœur et s'épancha autour de lui en guérisons miraculeuses. Infini dans sa bonté, il voudrait étendre aux plus lointains horizons les influences de sa tendresse et faire sentir à tous les flammes de charité qui le consument. De plus, il entrevoit déjà, dans un avenir prochain, le terme de sa carrière terrestre, qui limitera son action bienfaisante, et si, par une mort dont la cruauté et l'infamie paraissent encore trop douces à son amour, il se réjouit de rendre Dieu à l'homme et les hommes à Dieu, il voudrait cependant aussi laisser à ceux qu'il aime et dont le ciel bientôt va le séparer, un gage indiscutable de son immuable affection.

Et alors sa pensée ébauche des projets, et alors son cœur rêve des folies... Enfin, il tient son chef-d'œuvre, et dans l'allégresse qui le transporte il ne peut retenir le secret que ses lèvres trahissent.

Ecoutez, m. f., cette confidence divine.

C'était au soir d'une grande manifestation de la puissance du Christ. Entre les mains du Maître, cinq pains multipliés avaient fourni surabondamment la nourriture de cinq mille hommes. Jésus prend occasion de l'enthousiasme populaire pour élever la foule à l'idée du miracle souverain que réalisera l'Eucharistie : « Je suis, dit-il, le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif. »

Ce fut là, m. f., la première révélation du mystère de l'autel ; ce fut aussi pour l'orgueil humain le premier prétexte au scandale.

— « Comment, répliquent les Juifs, comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger et son sang à boire ? »

Sans nul doute, ou bien sa pensée n'est pas comprise, ou bien Jésus ne l'a pas mise assez en lumière.

Mais écoutez encore : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair, celui qui boit mon sang, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Je suis le pain descendu du ciel : non pas à la manière de celui que mangeaient vos pères qui sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Dites-moi maintenant, est-il langage plus clair, est-il pensée plus nette et plus précise ? C'est donc bien son corps, c'est donc bien son sang que le Christ promet pour infuser à l'homme une vie sans déclin, et je n'en veux pour preuve dernière que la riposte des disciples réfractaires « Non ! non ! ce langage est trop dur ; non, non, nous ne pouvons l'accepter ! »

Et Jésus, douloureusement affecté dans son amitié par cette rupture sans motif, persiste dans son affirmation ; il se tourne vers les douze et il leur pose la question de confiance : « Et vous, allez vous aussi me quitter ? » — « Non, Seigneur, répond Pierre, interprète de leurs sentiments, et à qui irions-nous ? Vous avez, vous, les paroles de la vie éternelle. »

Le voilà donc définitivement fixé et annoncé, le voilà, le cadeau royal, le voilà, le présent divin, le voilà, le testament sublime que Jésus veut laisser à son Eglise en quittant la terre.

II

Toutefois, m. f., ce projet ne va-t-il pas soulever d'incroyables difficultés et rencontrer avant son aboutissement de prodigieux obstacles ?

L'homme reculera d'horreur devant des membres sanglants, ou bien l'éclat d'une gloire divine, le confondant, rendra pour toujours impossible l'union sanctifiante rêvée par le Christ.

Ou bien encore, si Jésus veut se faire pain vivant, voici que se dressent à ses regards, et irréductibles, les lois qui gouvernent le monde. Il lui faudra supprimer des substances, il lui faudra être au ciel tout entier et sur terre à la fois ; il lui faudra être tout entier dans chaque tabernacle et sous chaque parcelle de l'hostie consacrée. En vérité, les plus puissants génies reculeraient devant la tâche.

D'autre part, se réduire volontairement à cette extrémité d'inertie, de faiblesse, d'impuissance, n'est-ce pas provoquer sans motif les exploits de la passion humaine déchaînée ? On verra, dans la suite des âges, des hommes interdire à leur Dieu, au nom de la raison, d'habiter sous cette humble apparence. D'autres pousseront l'impudence jusqu'à renouveler le baiser de Judas, en ouvrant leur cœur corrompu, possédé du démon, au Dieu de toute sainteté, ou même, crime plus monstrueux encore, ils exerceront toutes les ressources de leur haine contre cette majesté sans défense et profaneront l'Hôte impassible des tabernacles.

A tout le moins, le plus souvent, ce sera la solitude lourde et prolongée, ce sera l'indifférence multipliant ses démarches autour de la retraite silencieuse du Fils de Dieu.

De pareilles montagnes à déplacer, tant d'affronts à subir, c'est bien plus qu'il n'en faut pour vaincre l'homme le plus généreux : ce ne fut pas assez pour arrêter un Dieu, et le Christ n'hésita pas un instant. Fils de Dieu et Dieu lui-même, il avait conscience de disposer de la puissance infinie, et quand cette puissance sans limite vient se mettre au service d'un amour sans bornes, qui dira les excès dont elle est capable ? Et c'est ici que réside tout le secret du grand mystère de l'Eucharistie.

III

Un an plus tard, c'était la Pâque traditionnelle, c'était aussi le jour où le drame tragique allait se dérouler.

Fidèle observateur des coutumes judaïques, une dernière fois le Maître voulut obéir à la loi de Moïse avant qu'elle s'éclipsât.

Les préparatifs achevés, on se réunit au Cénacle. Le repas va commencer. Heure solennelle, où se consomma en un instant la destruction de l'antique alliance et fut inauguré le règne de l'amour. Repas mémorable, qui mit fin aux obscurs symboles de la loi de crainte et fit éclater la réalité si longtemps attendue.

Selon l'usage, les cérémonies pascales débutent par une coupe qui passe de convive à convive, puis on présente les herbes amères qui rappellent aux Juifs toutes les afflictions de l'esclavage en Egypte. Après cela, le père de famille fait circuler une seconde coupe, suivie de la manducation de l'agneau pascal et de la coupe dite de bénédiction. Au Cénacle, tout se déroulait donc avec une simplicité vraiment religieuse et rien ne laissait prévoir l'acte solennel que Jésus tenait en réserve.

Mais ici, m. f., il faudrait s'arrêter, car il est des paroles que la langue humaine se reconnaît indigne de redire et que l'homme ne peut entendre que dans le silence et l'adoration.

Voici que Jésus prend du pain dans ses mains vénérables, il rend grâces à son Père et distribue l'aliment à ses Apôtres en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Et les Apôtres, au contact de la chair divine, sentent leur cœur s'échauffer et l'idéal bonheur s'insinuer en leur âme. Mais Jésus continue. La coupe entre les mains, de nouveau il rend grâces et bénit, puis il la présente à ses Apôtres en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang. » Et le sang divin les ravit en extase et leur infuse une ardeur inconnue.

Le prodige est désormais accompli ; prosternons-nous et adorons, car ici tout accuse la grandeur, tout proclame le divin.

Après cela, Jésus n'a plus qu'un mot à dire, il n'a plus qu'une faveur à dispenser. La présence réelle opérée, il faut en assurer l'indéfectible perpétuité. C'est pourquoi le Christ ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi. » Et cette parole conférait aux Apôtres, et après eux à leurs successeurs légitimes, à toute la lignée sacerdotale jusqu'à l'expiration du monde, la redoutable et consolante faculté de reproduire en tout temps, en tout lieu, pour le besoin des âmes, le sacrement de l'Eucharistie.

Heureuse, m. f., heureuse l'Eglise à qui son fondateur a confié cet incomparable trésor. Heureux aussi, comme dit l'*Imitation,* heureux les prêtres à qui il a été donné ce que les anges eux-mêmes n'ont pas reçu. Eux seuls, en effet, peuvent consacrer le pain céleste et en nourrir la société chrétienne. Heureux aussi les fidèles qui savent apprécier le don de Dieu. C'est la manne sacrée qui fortifie les âmes et dès ici-bas leur procure le bonheur ; c'est le germe assuré d'une vie que rien, au delà de la tombe, ne saurait altérer.

L'homme, m. f., a en lui deux vies. L'une, apparente aux yeux du corps, accessible aux sens, se traduit par les actes matériels. Cette vie, nous l'aimons, et Dieu d'ailleurs nous le commande. Pour l'entretenir, pour lui donner tout son épanouissement, il n'est rien que nous ne fassions ; souvent même, soins et précautions, nous poussons tout jusqu'à l'exagération. Pour la ranimer quand elle s'altère, pour lui rendre sa vigueur et son éclat, nous sommes prêts à tous les sacrifices, nous consentons à tous les renoncements, nous suivons les plus minutieuses prescriptions.

Toutefois, si belle qu'elle soit dans ses manifestations, la vie du corps n'égalera jamais la vie de l'âme. Celle-ci, retirée dans le sanctuaire de l'intimité, échappe aux regards trop grossiers, et ses actes tout spirituels demandent, pour être saisis, des facultés exercées. C'est elle, lorsque le corps flétri par les ans aura subi la loi de la nature, qui seule subsistera, dotée qu'elle est par Dieu du privilège insigne de l'immortalité.

Mais cette vie de l'âme, comme l'autre, s'épuise ; comme l'autre, elle veut être entretenue ; facilement blessée, parce que délicate, il lui faut des remèdes, et vous voudriez que Dieu, admirable dans ses dons, Dieu qui a fait royalement les choses quand il s'agit du corps, ait méconnu à ce point les destinées de l'âme ?

Détrompez-vous. La vraie nourriture de l'âme, sa force dans la défaillance, le remède contre ses maladies et même contre sa mort, il est là, c'est Jésus-Hostie, c'est l'Eucharistie.

Que de chrétiens, de nos jours, oublient cette vérité ! Que de chrétiens, absorbés par les soins du corps, sacrifient leur âme ou la négligent !

Pour vous, m. f., soyez plus attentifs à tous vos besoins. Voici l'heure propice, voici le temps marqué pour le grand banquet des âmes. Venez-y tous ; venez déposer vos fardeaux ; venez dissiper vos fatigues ; venez ouvrir vos cœurs à l'Ami divin, à l'Hôte plein de générosité, et vous comprendrez le sens de ces paroles sublimes : « Si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Mais par contre, un jour, pour vous se réalisera la parole dont le Christ est le garant infaillible : « Celui qui me mange, vivra éternellement. » Ainsi soit-il.

II

LE POUVOIR D'ORDRE DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Mes frères,

L'Eglise catholique est dite, sur la terre, Eglise militante, non pas seulement, semble-t-il, parce que ceux qui en font partie sont obligés de lutter pour faire leur salut éternel, mais encore parce que, semblable à une armée prête pour le combat, *sicut acies ordinata,* elle est organisée hiérarchiquement, les simples fidèles devant, dans le combat engagé pour le salut de leurs âmes, recevoir l'impulsion, le mot d'ordre, la direction, l'aide de leurs chefs ecclésiastiques.

Cette organisation de l'Eglise suppose un triple pouvoir : dans l'ordre du gouvernement extérieur, le pouvoir de juridiction ; dans l'ordre de la foi,

le pouvoir d'enseignement ; dans l'ordre de la sanctification intérieure, le pouvoir d'ordre.

C'est de ce dernier pouvoir que je vous entretiendrai aujourd'hui. Nous verrons d'abord que le pouvoir d'ordre n'existe dans l'Eglise, en vue de la sanctification de ses membres, que par l'institution même de N.-S Jésus-Christ. Ensuite, une rapide comparaison entre le sacerdoce catholique et le ministère ecclésiastique conservé par nos frères séparés, les protestants, vous fera mieux connaître la nature et l'efficacité du pouvoir d'ordre. Il ne nous sera pas difficile de conclure que le sacerdoce catholique, œuvre divine en des personnes humaines, mérite toute notre confiance et tout notre respect.

I

C'est une thèse assez courante dans les milieux critiques et libéraux du protestantisme moderne, que l'organisation de l'Eglise en une hiérarchie sacrée, avec un pouvoir sacerdotal que Jésus-Christ aurait conféré aux chefs de cette hiérarchie, est un simple rêve de la foi catholique. La réalité serait tout autre. L'Eglise, société des âmes vivant de l'esprit du Christ, aurait débuté sans aucun chef doté de pouvoirs sacrés. Mais, sous la poussée des événements et contrainte par la nécessité de s'organiser, elle aurait pris modèle sur les autres sociétés au milieu desquelles elle vivait, pour se donner à elle-même des préposés, désignés soit par leur âge, soit par les charismes de l'Esprit de Dieu. Et ainsi, d'une source tout humaine, se serait peu à peu développée l'organisation sacerdotale à laquelle aujourd'hui nous attribuons les pouvoirs d'ordre.

Conception qui se prétend scientifique et qui s'évanouit devant la simple considération de l'histoire évangélique. Ce qui est vrai, ce qui montre bien que N.-S. Jésus-Christ lui-même a institué la hiérarchie avec le pouvoir sacerdotal, c'est que, parmi les nombreux disciples qui s'étaient attachés à lui, il en a choisi douze, douze privilégiés, les douze futurs apôtres, « les Douze », comme dit le texte sacré, pour leur conférer, avec la charge du royaume naissant, les pouvoirs les plus absolus dans le domaine intime des âmes. « Allez, leur dit-il, enseignez, baptisez les nations, leur apprenant à garder ce que je vous ai enseigné moi-même. » (Matth., xxviii, 19-20). « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sera délié. » (Matth., xviii, 18). Et plus expressément encore, après la Résurrection : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 23).

Ce pouvoir de remettre les péchés, accordé aux apôtres sur le corps mystique de Jésus, pouvoir divin, reconnu comme tel par les Juifs eux-mêmes, est encore peu de chose en comparaison du pouvoir qu'il leur accorde sur son corps réel. La veille de sa mort, à la dernière Cene, prenant le pain et le vin, le Sauveur institue le sacrifice et le sacrement de l'eucharistie, et il communique à ses apôtres le pouvoir de les renouveler dans l'Eglise : « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc, xxii, 19). Ainsi les apôtres se trouvent munis du pouvoir sacerdotal par excellence, le pouvoir d'offrir l'eucharistie et de la distribuer aux fidèles. Mais ce n'est pas tout : dans la pensée de son fondateur, l'Eglise doit durer jusqu'à la fin du monde. Or Jésus demeurera avec elle, lui communiquant toujours, par un rite sacramentel approprié, le pouvoir divin de sanctifier les âmes. « Voici que je suis avec vous, dit-il aux apôtres, jusqu'à la consommation des siècles. » Je suis avec vous, invisible sans doute, mais très réellement présent et communiquant à mes ministres le pouvoir nécessaire à l'exercice du saint ministère.

Et ce pouvoir se transmettra de génération en génération, selon la volonté du Maître, par le sacrement qu'on appelle Ordre, précisément parce que ce sacrement institue dans l'Eglise l'ordre hiérarchique par la communication des pouvoirs sacerdotaux. Dès le principe, aussitôt après l'Ascension du Sauveur, les Apôtres, conscients de cette institution divine, communiquent, par l'imposition des mains, le pouvoir sacré à ceux qui doivent les aider dans le saint ministère. Ils consacrent des évêques, comme Tite et Timothée ; ils établissent des prêtres, que nous trouvons à Jérusalem, près de Jacques, à Ephèse, près de Timothée, à qui l'apôtre Jacques confie le soin d'administrer l'extrême-onction aux malades ; ils instituent le corps des diacres, qui seront dans la prédication et l'administration du baptême, non moins que dans la célébration de l'eucharistie, les fidèles auxiliaires des évêques et des prêtres. Dès le début du iie siècle, S. Ignace d'Antioche nous apprend, dans ses épîtres, que chaque église particulière possède son évêque, qui est le chef, son *presbyterium* et son corps de diacres. Et dès la première moitié du iiie siecle, soit dans l'Eglise occidentale, soit dans l'Eglise orientale, le sacrement de l'ordre nous apparaît avec tous les degrés inférieurs qu'il possède aujourd'hui et qui sont le développement légitime du sacerdoce institué par le Christ.

II

Cette institution divine du pouvoir d'ordre dans l'Eglise nous permet, à nous catholiques, d'apprécier la sublimité de ces fonctions sacrées qui font du prêtre le prolongement du Christ parmi nous. *Sacerdos alter Christus !* Et nous sommes à même de mesurer la gravité des défigurations que le protestantisme a fait subir à l'institution chrétienne par cette ombre de sacerdoce qu'ils ont conservée dans leurs ministres.

La conception protestante du ministère ecclésiastique est pleinement conforme au principe fondamental du protestantisme sur la justification. Pour Luther et les siens, la nature humaine est tellement viciée par le péché originel, qu'elle en garde,

même sous la loi du Christ, une déchéance irrémédiable. Dans notre corps, la concupiscence s'affirme victorieuse, et le péché étend sa souillure ineffaçable en toute notre âme. En quoi consistera donc la justification ? Ce sera, non pas l'infusion de la grâce sanctifiante en notre âme, non pas une rénovation intérieure de notre être spirituel, non pas l'exercice vivant des vertus surnaturelles se substituant à la mort du péché ; ce sera, et ce sera uniquement, faite à notre âme, en raison de sa foi, l'imputation tout extérieure des mérites et de la justice du Christ lui-même. Nos péchés ne disparaissent pas ; ils subsistent toujours dans la corruption de notre être, mais ils sont couverts, cachés, par la justice du Christ, et Dieu veut bien ne plus nous les imputer, ni à faute, ni à châtiment. De telle sorte qu'il suffit d'avoir la foi, ou plus exactement d'avoir la confiance en la justice du Christ, pour que cette justice nous soit appliquée et que par là nous apparaissions à Dieu comme justifiés.

Une telle justification, vous le sentez, tout extérieure qu'elle est, n'apporte à l'âme aucune rénovation intérieure et elle est nécessairement égale pour tous. Issue de la foi, elle ne saurait être produite par le rite sacramentel, et l'efficacité des rares sacrements que le protestantisme veut encore bien conserver consiste uniquement à éveiller en notre âme le sentiment de confiance, principe de la justification.

A quoi bon alors les sept sacrements de l'Eglise catholique ? Le baptême lui-même, dont la nécessité est si expressément inculquée dans l'Evangile, ne sera conservé qu'à titre d'agrégation extérieure à la communauté chrétienne. L'eucharistie, que le Christ avait désiré d'un si grand désir manger avec ses apôtres, ne sera considérée que comme un rite symbolique sans réalité ni vérité. Simple représentation du geste du Sauveur à la veille de sa mort, elle n'apporte pas à l'âme la source de vie que Jésus avait cependant promise dans l'évangile de S. Jean. Encore moins sera-t-elle un sacrifice : le seul sacrifice, offert une fois pour toutes, est celui de la croix.

Les sacrements devenant inutiles pour la justification, le sacerdoce, qui est la source vive des sacrements, est tout aussi inutile. Tout fidèle est son propre prêtre ; nous sommes tous prêtres, selon la parole de S. Pierre : « Vous êtes, vous, une race choisie, un sacerdoce royal. » (I Pet., II, 9). Le ministre n'est plus, en somme, qu'un délégué de la communauté religieuse, dont il tient tous ses pouvoirs, et ceux-ci se réduisent au pouvoir de prêcher la parole de Dieu et d'administrer les deux sacrements, dans le sens où l'entend le protestantisme.

Ministère bien vide et dépourvu de toute signification sanctificatrice ! Chez les catholiques, le sacerdoce est un pouvoir divin, conféré d'En-haut ; chez les protestants, le ministère ecclésiastique est une délégation de l'Eglise ; chez les catholiques, le sacerdoce est un pouvoir vraiment sanctificateur, qui opère sur les âmes par les sacrements ; chez les protestants, le ministère n'est qu'un ministère extérieur qui excite simplement la foi et la confiance de l'âme chrétienne ; chez les catholiques, le sacerdoce est ordonné au sacrifice véritable de l'eucharistie et confère à qui en est revêtu un pouvoir réel sur le corps du Christ ; chez les protestants, le ministère est une fonction sans rapport avec le sacrifice et leur Cène demeure vide de toute réalité vivifiante ; chez les catholiques, en un mot, le sacerdoce atteint par lui-même la vie surnaturelle intérieure des âmes ; chez les protestants, le ministère s'arrête au seuil et n'exerce sur l'âme aucune action transformatrice.

Ah ! sans doute, je veux espérer que Dieu, très bon et très miséricordieux, aura égard à la bonne foi de nos frères séparés et qu'il accueillera leur confiance en Jésus-Christ comme un gage suffisant de leur réel désir de la justice surnaturelle, mais, à prendre les choses objectivement et en dehors de toute question de personnes, vous constaterez, m. f., par la simple comparaison qui vient d'être établie, que le sacerdoce catholique seul est divin et efficace. Grâce à lui, nous possédons des certitudes sur notre vie intérieure, sur notre amitié avec Dieu. Sommes-nous pécheurs ? la main sacerdotale qui nous absout nous permet de rentrer en toute sécurité dans la paix du Seigneur. Sommes-nous justes ? la nourriture divine que nous distribue le prêtre nous est donnée par lui, comme le gage de notre salut éternel. Dans un ministère tout extérieur comme celui du protestantisme, aucune certitude, aucun gage, et le pauvre protestant pécheur, mais repenti, qui s'adresse directement à Dieu pour obtenir le pardon de sa faute, pourra toujours, comme le poète incroyant, s'écrier : « Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné ! »

* *

Notre conclusion sera brève.

La sublimité et la vérité des pouvoirs sacerdotaux dans l'Eglise catholique exigent de nous, non seulement le respect des personnes qui en sont revêtues, mais encore, par delà ces personnes, la foi et la confiance en ces pouvoirs eux-mêmes. Nous n'oublierons jamais que les hommes à qui Dieu a fait l'insigne honneur du sacerdoce, peuvent avoir, eux aussi, malgré l'éminente dignité de leur sacerdoce, des défauts personnels et peut-être même des fautes. Ne nous arrêtons jamais à ces défauts et à ces fautes, tout au moins pour mésestimer leurs fonctions et n'y plus recourir.

Si l'instrument dont Dieu se sert est humain et par conséquent faillible, la fonction sacerdotale demeure, même chez des indignes ou des moins dignes, parfaitement divine et honorable. Elle a toujours droit à notre respect, à notre confiance, et nous avons toujours le devoir d'y recourir filialement. Quelles que soient les difficultés de personnes que vous rencontriez sur votre route, n'oubliez jamais, m. f., le principe que je viens de vous

rappeler. Gardez toujours votre confiance au sacerdoce catholique, seul moyen de vous sanctifier sûrement et de vous attacher étroitement à Jésus-Christ, le Prêtre des prêtres. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR PAQUES

I

LES DISCIPLES ET LA RÉSURRECTION

Mes frères,

Aux abords de Jérusalem, dans le sépulcre de Joseph d'Arimathie, le cadavre du Christ repose. Le tombeau est scellé, la haine juive y fait bonne garde et malheur aux disciples qui tenteraient un audacieux coup de main pour ravir le corps du séducteur !

A l'aube du troisième jour de cette sépulture, soudain la terre tremble, les gardes effrayés tombent à la renverse, et quand ils se relèvent, le sépulcre est vide. Personne ne comprend comment le corps a disparu et avec angoisse les pharisiens se posent la question : « Serait-il possible que le Christ ait dit la vérité : « Après trois jours je ressusciterai » ?

Cette question, les disciples, eux aussi, en viendront à se la poser, et progressivement la lumière se fera dans leur esprit. Leur attitude à cette occasion est pleine d'enseignements. Considérons-la quelques instants.

I

Et tout d'abord, après la mort de Notre-Seigneur, ses disciples *ne pensent pas* à sa résurrection et *l'admettent difficilement.*

Les prophètes l'avaient annoncée. Notre-Seigneur lui-même en avait parlé plusieurs fois : « Nous montons à Jérusalem et voici que le Fils de l'homme sera livré aux Gentils pour qu'ils se moquent de lui, le flagellent, le crucifient, et il ressuscitera le troisième jour. »

Après la Cène, allant vers le Jardin des Oliviers, Notre-Seigneur a dit : « Vous serez tous scandalisés cette nuit à mon sujet, mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. »

Et il semble bien que les Apôtres n'aient rien compris de ces paroles et qu'ils en aient gardé le souvenir beaucoup moins que les ennemis de Jésus qui, eux, ont fait surveiller le tombeau par crainte de cette résurrection.

Voyez : l'audace, la violence des Juifs au jardin de l'agonie a surpris les Apôtres ; l'arrestation de Jésus qui n'a pas voulu se défendre les a déçus ; sa condamnation et sa mort les a atterrés. Et, pendant les jours qui suivent, vous les voyez désillusionnés, découragés, abattus par l'effroyable catastrophe. Ils n'attendent plus rien de leur rêve d'avenir. Les deux disciples qui se rendent à Emmaüs marchent bien tristement. Ecoutez-les : « Nous avions pourtant espéré que c'est lui qui rétablirait le Royaume d'Israël... »

Et voici que soudain Jésus reparaît vivant. Marie-Madeleine et les saintes femmes le voient... Pierre le voit... Jacques le voit... Les disciples d'Emmaüs le voient... Mais devant l'inattendu et la soudaineté des apparitions, les Apôtres ont une hésitation ; malgré l'affirmation des témoins, certains doutent de la résurrection de leur Maître.

Au soir de Pâques, les onze sont réunis à Jérusalem ; les disciples d'Emmaüs viennent leur dire comment Jésus s'est fait voir et reconnaître à la fraction du pain, et ils sont accueillis par ces mots : « Le Seigneur est ressuscité, il est apparu à Simon. » Mais, ajoute l'Evangile, quelques-uns se refusaient toujours à croire.

C'est à ce moment que tout à coup Jésus paraît : « La paix soit avec vous. C'est moi, ne craignez pas. » Puis il leur reproche leur incrédulité, la dureté de leur cœur. Mais troublés, épouvantés, ils croient voir un fantôme.

Notre-Seigneur veut créer chez ses amis la conviction, la certitude de sa réelle présence. « Pourquoi vous troublez-vous ? Pourquoi de telles pensées s'élèvent-elles dans votre cœur ? Voyez mes mains, mes pieds, c'est bien moi. Touchez, voyez, un esprit n'a ni chair ni os comme j'en ai. » Certains doutaient encore. « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Et après qu'il eut mangé devant eux, prenant les restes, il les leur donna.

Et vous savez, m. f., comment l'apôtre Thomas persista dans son incrédulité. Ressuscité ? « Si je ne mets mon doigt dans la plaie de ses mains et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas. »

Pour convaincre son apôtre et affermir la foi de ses amis, huit jours après, Jésus se présente à Thomas : « Mets ici ton doigt, voici ma main. Approche ta main, voici mon côté. Ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Pendant quarante jours, Notre-Seigneur multiplie ses apparitions, il continue ses enseignements, renouvelle ses miracles. Dès lors, la foi des Apôtres ne connaît plus d'ombre et devient la source de leur apostolat.

II

En effet, les Apôtres *sont transformés* par la résurrection de Jésus.

Puisqu'il est ressuscité, sa parole est la vérité, son enseignement la vérité, sa morale la vérité, ses promesses la vérité. Puisque Jésus est ressuscité, il est le Fils de Dieu.

Alors la transformation morale, la conversion des Apôtres est complète. Ils n'ont plus qu'un désir : vivre de la manière dont le Christ leur a donné l'exemple et accomplir ses ordres : « Allez, enseignez toutes les nations, soyez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre. » Et la base de l'enseignement des Apôtres sera la résurrection du Sauveur.

Voyez, S. Pierre annonce devant le peuple cette résurrection. Il guérit le boiteux sur les marches du Temple et dit : « Il faut que vous tous et tout le peuple d'Israël vous le sachiez : c'est au nom de Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, c'est par lui que cet homme est guéri. Ce Jésus, c'est la pierre qui a été rejetée par vous qui bâtissez et qui, aujourd'hui, est devenue la pierre angulaire. » Et dans sa prédication il convertit trois mille hommes.

En vain le Sanhédrin dit à Pierre : « Nous vous avons absolument défendu d'enseigner en ce nom et voilà que vous avez rempli Jérusalem de vos doctrines. » — « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, répond-il, car le Dieu de nos pères a ressuscité celui que vous avez mis à mort. »

Ecoutez S. Paul. Aux Juifs d'Antioche il expose que « Notre-Seigneur a été vu pendant bien des jours par ceux qui sont montés avec lui de Galilée à Jérusalem et qui sont en ce moment ses témoins devant le peuple. »

Dans la synagogue de Thessalonique, pendant trois jours de sabbat, il explique avec clarté et persuasion qu'il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts, et il ajoute que ce Christ c'est Jésus. Le récit des Actes continue : « Quelques Juifs et une grande multitude de prosélytes et de Gentils et beaucoup de femmes de qualité embrassaient la foi chrétienne. »

Et non seulement les Apôtres veulent faire connaître la résurrection du Sauveur et par elle lui conquérir des disciples, mais pour défendre la foi en Jésus ressuscité, ils ne craindront ni la souffrance ni la mort, et ainsi deviendront ses témoins.

Vous le savez, Pierre et Jean enseignent dans le Temple, et pendant qu'ils parlent, les prêtres, les magistrats du Temple et les sadducéens, irrités de ce qu'ils annoncent la résurrection de Jésus et la résurrection des morts, les saisissent et les mettent en prison. Un ange, dans la nuit, vient, les délivre. Emprisonnés à nouveau, puis flagellés, ils sont remplis de joie de ce qu'ils ont été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus.

Ces insultes et ces outrages, nous les rencontrerons durant toute la prédication des Apôtres. S. Paul est considéré par les Juifs comme une véritable peste, jetant partout le trouble parce qu'il prêche la résurrection du Christ. Les Juifs veulent le tuer et, comme ils ont fait pour Notre-Seigneur, ils le traduisent devant le gouverneur romain Félix. D'ailleurs, dans une lettre aux fidèles de Corinthe, il dira : « J'ai été flagellé trois fois, une fois lapidé, trois fois j'ai fait naufrage et j'ai passé un jour et une nuit égaré en pleine mer. J'ai couru des dangers de la part de mes concitoyens, des païens, des voleurs, des faux frères. Combien de travaux j'ai entrepris pour Jésus-Christ, combien de peines, de fatigues endurées : les longues veilles, la faim, la soif, les jeûnes, le froid, la nudité ! Mais rien ne pourra jamais me séparer de l'amour du Christ. » Ne l'oublions pas, S. Paul qui parle ainsi était, il y a quelques mois, un ennemi des chrétiens : « Allant dans les synagogues, je les tourmentais, je les contraignais de blasphémer et, de plus en plus furieux contre eux, je les persécutais jusque dans les villes étrangères. » (Act., xxvi, 11). Sa conversion et son zèle infatigable qui fait de lui le plus grand des Apôtres, il les doit à Jésus ressuscité qui lui apparut sur le chemin de Damas.

Pas plus que les souffrances, m. f., les Apôtres ne craindront la mort. Ils savent bien qu'ils prêchent Jésus ressuscité au péril de leur vie, et de fait, ils sont crucifiés, lapidés, décapités, jetés des hauteurs du Temple, plongés dans l'huile bouillante, mais ils ont l'assurance que la mort n'est pour eux que le passage à la vie, qu'au delà de la mort le Christ ressuscité les attend et qu'en lui donnant le témoignage du sang ils réparent les abandons du passé et lui offrent le plus grand témoignage d'amour : donner sa vie pour celui qu'on aime.

* *

M. f., je vous ai montré les Apôtres hésitants, incrédules devant la résurrection du Sauveur, je vous ai montré Notre-Seigneur se pliant en quelque sorte aux exigences de leur faiblesse.

Puis vous les avez vus convaincus, généreux, ardents, ne reculant devant rien, pas même devant la menace, les coups, la torture et la mort : « Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu, » disaient Pierre et Jean aux prêtres du Sanhédrin.

Eh bien ! m. f., le chrétien, par son baptême, appartient à Jésus-Christ, et, comme les Apôtres, il doit prêcher le Christ ressuscité. Il le doit en paroles, peut-être, si l'occasion s'en présente, mais il le doit surtout, partout et toujours, par les actes de sa vie.

Prêcher Jésus ressuscité, c'est ne pas rougir de prier le soir en famille ; c'est affronter comme les Apôtres les moqueries, les insultes, les sarcasmes des païens de nos jours, que nous rencontrons à chaque pas.

Prêcher Jésus ressuscité, c'est pardonner le mal qu'on nous fait et les injustices dont nous sommes victimes ; c'est se montrer doux, affectueux, compatissant pour les petits, les modestes, ceux qui souffrent ; c'est pratiquer la chasteté dans un monde frivole et libertin, c'est pratiquer la justice dans les affaires.

Prêcher Jésus ressuscité, dans ce temps pascal, c'est ressembler aux vingt mille étudiants catholiques de nos grandes écoles qui en ces jours sont allés à la Table sainte.

Oui, le chrétien doit vivre intégralement sa vie chrétienne, par la pratique de toutes les vertus que le Christ lui demande. Et pour en trouver le courage, qu'il s'adresse à Jésus ressuscité vivant dans le sacrement de l'autel. C'est lui qui veut être à la fois notre compagnon de route, comme il le fut pour les disciples d'Emmaüs, et notre ré-

compense, comme il le fut dans le martyre de ses Apôtres.

Je vous en conjure, ne vous privez pas d'un si puissant secours dans la vie et d'une si précieuse et si ferme espérance pour l'éternité. Ainsi soit-il.

II

NOUS RESSUSCITERONS UN JOUR COMME NOTRE-SEIGNEUR

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea.

Voici le jour que le Seigneur a fait ; passons-le dans l'allégresse et dans la joie.

Mes frères,

Pourquoi l'Eglise dans tous ses offices aujourd'hui et pendant toute cette octave pascale, nous redit-elle cette invitation ? Pourquoi nous convie-t-elle avec tant d'instances à passer les fêtes de Pâques dans l'allégresse et dans la joie ? Ah ! c'est qu'elles nous rappellent la glorieuse résurrection de N.-S. Jésus-Christ et que cette résurrection est le gage assuré de la nôtre. Pour exciter plus vivement cette joie dans nos cœurs, relisons dans l'Evangile le récit de la première ; nous verrons ensuite les preuves solides qui nous font espérer notre propre résurrection.

I

Le soir du Vendredi Saint, pressés par le sabbat qui commençait, Joseph d'Arimathie, Nicodème, S. Jean et les saintes femmes avaient à la hâte embaumé le corps de Jésus avant de le déposer dans le sépulcre. Ils l'avaient oint d'un mélange de myrrhe et d'aloès du poids de cent livres, environ trente-trois kilogrammes, afin de le préserver de la corruption ; ils l'avaient enveloppé dans des linceuls avec des aromates et enroulé dans un suaire blanc.

Mais cet embaumement sommaire ne suffisait pas à la piété des amis de Jésus. Dès le matin de Pâques, les saintes femmes s'acheminaient vers le tombeau du divin Maître, afin de compléter ce que le repos du sabbat avait empêché d'achever. Elles ignoraient sans doute qu'il était gardé militairement et qu'il ne leur serait pas même permis d'en approcher. Ce qui les inquiétait, c'était la manière dont elles ouvriraient ce tombeau. Elles avaient assisté à la descente du corps de Jésus dans le sépulcre et vu rouler à l'entrée de celui-ci un énorme bloc de rocher, et elles se demandaient avec anxiété : « Qui donc nous enlèvera la pierre qui ferme le tombeau ? » Quel ne fut pas leur étonnement quand elles virent celle-ci renversée ! Quant aux gardes, ils avaient déjà pris la fuite, effrayés par le tremblement de terre qui avait renversé cette pierre.

Elles avancent cependant, pénètrent dans la grotte taillée dans le roc qui formait le tombeau, mais elles n'y trouvent plus le corps du Sauveur. Elles en étaient toutes consternées, quand soudain elles voient apparaître près d'elles deux anges vêtus de blanc : « N'ayez pas peur, dit l'un d'eux en voyant leur effroi, je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est point ici. Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été posé et hâtez-vous d'aller dire à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. »

Surrexit, non est hic. Il est ressuscité, il n'est point ici. Quelle joie cette annonce dut causer aux saintes femmes, aux apôtres et à tous les disciples, surtout quand les multiples apparitions du Sauveur leur en eurent prouvé la vérité !

Surrexit, non est hic. Cette parole doit nous combler de joie, nous aussi, car après vingt siècles bientôt, on n'a point encore réussi à en contester la vérité et elle reste la preuve la plus solide de la divinité de Notre-Seigneur et de sa sainte religion.

II

Surrexit, non est hic. Comme cette parole contraste avec celles que nous lisons sur les autres tombeaux ! Que voyons-nous sur les plus riches tombeaux, sur ceux de bronze ou de marbre aussi bien que sur les plus humbles ? Nous y lisons cette inscription : « Ici repose... *Hic jacet.* ci gît, ici est couché dans la poussière le corps d'un tel. » Mais ces inscriptions ne sont vraies que pour un temps. Avant de descendre ce corps dans la tombe, l'Eglise a chanté sur le cercueil qui le renfermait ces paroles du Sauveur venant ressusciter Lazare : « *Ego sum resurrectio et vita...* Je suis, moi, la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; il pourra mourir, mais il ne mourra pas pour toujours : *non morietur in æternum.* » Et pourquoi cela ? Parce que lui-même qui est « la résurrection et la vie, » qui la rend à ceux qui l'ont perdue aussi facilement qu'il la donne à ceux qui ne l'ont jamais eue, les ressuscitera. C'est là un dogme de notre foi, et nous ne saurions être catholiques sans y croire.

Aussi bien, pour que nous ressuscitions un jour comme Notre-Seigneur que faut-il ? Que Dieu puisse opérer ce prodige et qu'il le veuille.

Or il le peut, ce n'est pas douteux. N'est-il pas tout-puissant ? Lui qui nous a faits alors que nous n'existions pas du tout, aura-t-il plus de peine pour nous refaire, alors que tous les éléments dont nous étions composés existeront ? Notre âme, d'abord, sera là, puisqu'elle est immortelle ; quant à notre corps, à la vérité, il aura été réduit en poussière et cette poussière peut-être aura été dispersée à tous les vents ; peut-être même aura-t-il été dévoré par la dent des bêtes, déchiqueté par des engins meurtriers, enseveli dans les flots de l'océan... Qu'importe ? Dieu saura bien en retrouver et en regrouper tous les atomes, et cela en un clin d'œil : *in ictu oculi,* comme dit S. Paul. Comment s'y prendra-t-il ? Ne me le demandez

pas, ou je vous répondrai comme Tertullien : « Expliquez-moi comment vous avez été faits et je vous dirai comment vous serez refaits. Dites-moi comment Dieu a formé votre corps et vos membres, et je vous dirai comment il les reconstruira ; expliquez-moi le mystère de votre génération, et je vous expliquerai celui de votre résurrection. »

Mais à quoi bon cette discussion ? La meilleure preuve que Dieu peut ressusciter les morts, c'est qu'il l'a fait dans le passé. Il l'a fait par le ministère d'Elie qui ressuscita le fils de la veuve de Sarephta, il l'a fait par le ministère d'Elisée qui ressuscita le fils des pieux époux qui lui donnaient l'hospitalité. Notre-Seigneur le fit à plusieurs reprises pendant sa vie : il ressuscita la fille de Jaïre qui venait d'expirer, il ressuscita le fils de la veuve de Naïm qu'on portait en terre, il ressuscita Lazare son ami qui était déjà dans le tombeau depuis quatre jours et sur qui la mort commençait déjà son œuvre de décomposition. L'Evangile, d'autre part, nous apprend qu'à la mort de Jésus-Christ, de nombreux morts sortirent de leur tombeau et furent vus dans Jérusalem.

Mais surtout Notre-Seigneur, nous l'avons vu tout à l'heure, s'est ressuscité lui-même au bout de trois jours, ce qui est évidemment un plus grand miracle que de ressusciter les autres. Après cela il ne lui est pas difficile de nous ressusciter nous-mêmes s'il le veut.

III

Or il le veut. C'est pour cela qu'il est venu sur la terre. Il s'est fait homme, il a souffert et il est mort pour effacer nos péchés et en réparer les conséquences, toutes les conséquences Il a souffert et il est mort pour nous sauver et nous sauver tout entiers. Or l'homme est composé d'un corps et d'une âme. Aussi pour nous sauver tout entiers, Notre-Seigneur ne doit donc pas seulement sauver notre âme, mais aussi notre corps, et cela en le tirant de la poussière où l'aura réduit le péché.

C'est bien là son intention. Ecoutez en quels termes clairs et précis il en fait la promesse : « Celui qui mangera ma chair et boira mon sang aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour, » dit-il lorsqu'il promet la Sainte Eucharistie. Cela ne veut pas dire que ceux-là seulement ressusciteront qui auront communié, que les bons seulement sortiront du tombeau et recouvreront la vie ; non, tous ressusciteront : « L'heure vient, dit Jésus-Christ, où ceux qui dorment dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'entendront vivront. » Mais combien sera différent le réveil des bons et des mauvais, combien différent le sort qui les attend ! « Les bons ressusciteront pour la vie éternelle et les méchants pour le feu éternel. » — « Aussi, dit ailleurs le divin Maître, ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais craignez celui qui peut précipiter et le corps et l'âme en enfer. »

Dieu nous ressuscitera : c'est pour lui une question de justice. Notre âme a évidemment la plus grande part de responsabilité dans le bien ou dans le mal que nous faisons. Notre corps, cependant, a lui aussi sa part de mérite ou de démérite dans l'un et l'autre. Ce sont les lèvres du pécheur qui blasphèment ; ce sont ses mains qui dérobent le bien du prochain, qui frappent et assassinent ; ce sont ses oreilles qui écoutent la médisance et la calomnie ; ce sont ses yeux qui se délectent des spectacles mauvais ; c'est tout son corps, enfin, qui savoure les plaisirs malsains que la luxure ou la gourmandise lui procure. Serait-il juste que l'âme seule souffre en enfer pour expier des péchés auxquels le corps l'a entraînée ? Le corps qui a péché ressuscitera pour aller en enfer, voilà pourquoi Notre-Seigneur nous dit : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; si votre main est pour vous une cause de péché, coupez-la, car il vaut mieux aller au ciel n'ayant qu'un œil ou n'ayant qu'une main que d'aller en enfer avec l'un et l'autre. »

Pareillement, ce sont nos lèvres qui chantent les louanges de Dieu, ce sont nos mains qui font la charité et exercent les œuvres de miséricorde, ce sont nos oreilles qui écoutent la parole de Dieu, c'est avec leur corps que les martyrs ont souffert pour la foi de Jésus-Christ, ce sont leurs membres qui ont été torturés, coupés, martyrisés... Serait-il juste que l'âme reçoive la récompense de tant de souffrances et que le corps qui les a endurées, ressenties si douloureusement, n'en reçoive aucune ? Non, n'est-ce pas, c'est pourquoi Dieu le ressuscitera pour la récompense au ciel. C'est cette foi, cette espérance en la résurrection future, qui soutenait les martyrs au milieu de leurs tourments. « Méchant tyran, disait à Antiochus l'un des Macchabées tandis qu'on déchiquetait son corps, tu nous enlèves nos membres, mais Dieu saura bien nous les rendre. »

Oui, nous ressusciterons. Jésus-Christ est le premier-né d'entre les morts, comme l'appelle S. Jean : « *Primogenitus mortuorum.* » Le premier il a secoué le sommeil de la mort : *primitiæ dormientium ;* le premier il s'est débarrassé de ses suaires et de son linceul et il est sorti vivant du tombeau, mais nous en ferons autant, et voilà pourquoi cette fête de Pâques qui nous le rappelle doit être pour nous un jour de joie et d'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea.* Ainsi soit-il.

III

LES FAUX DIEUX

Mes frères,

Notre-Seigneur descendit sur la terre, souffrit et mourut ; il ressuscita le troisième jour pour nous apporter la vie. Oh ! non pas la vie temporelle d'ici-bas, car son royaume n'est pas de ce monde, mais la vie éternelle avec Dieu, en Dieu.

Il nous a enseigné qu'il n'y a rien d'aussi grand, d'aussi vrai, d'aussi enviable, rien, par conséquent, d'aussi important à s'assurer, dût-on re-

noncer à tout et se renoncer soi-même, dût-on souffrir et ployer sous la croix, puisqu'aussi bien la croix, il nous l'a montré par son exemple, est encore le plus sûr chemin, et le plus direct, qui conduise à la gloire.

Vérités incontestables, puisqu'elles sortent de la bouche même de Dieu ; mais vérités dures à la nature trop encline à l'égoïsme et à la recherche du bien-être !

C'est pourquoi on essaie tant de secouer le joug du Christ et l'on suit avec un tel empressement les mauvais bergers qui mènent dans les ténèbres, loin des pâturages abondants où, sous la houlette du bon Pasteur, Sauveur divin, l'âme se nourrit, se fortifie, grandit et vit pleinement.

On a voulu, en ricanant, rejeter le vrai Dieu, encombrant et jugé trop exigeant, pour lui substituer des divinités qui s'accommoderaient mieux des idées modernes et qui surtout favoriseraient les besoins immédiats des hommes.

Dieu ?... Le Christ ?... La croix du Vendredi Saint ?... Le tombeau vide du matin de Pâques ?... Belles hypothèses qui pouvaient suffire aux siècles de ténèbres, agréables légendes pour les peuples enfants ! Maintenant qu'a-t-on besoin de ces vieilles rengaines, au siècle de la science et de l'argent ?

Je viens de les nommer : les voilà, les divinités modernes, dont on attendait, pour le monde, la prospérité et le parfait bonheur !

I

On a dressé la science contre Dieu. Je ne parle pas même, remarquez-le, de cette fausse science, échafaudée sur le mensonge ou l'erreur, plus répandue que vous ne le croyez, dont vous êtes peut-être, d'ailleurs, les victimes, et qui n'a qu'un but : détruire à tout prix, par n'importe quel moyen, la foi et le christianisme dans les âmes. Non, je parle de la science qui mérite ce nom : c'est elle qui devait, d'une chiquenaude, renverser et pulvériser le vieux dogme, elle qui devait imposer silence à la « vieille chanson qui berçait nos pères. »

Mais comment ne s'apercevait-on pas que la science, qui vient de Dieu, ne peut se trouver en désaccord ni avec lui ni avec sa révélation ? Comment ne voyait-on pas que la révélation et la science travaillent sur deux terrains différents et non pas opposés ? Comment ne remarquait-on pas que la grande majorité des savants, je dis des *savants,* étaient des croyants, et même des pratiquants (et c'est vrai au temps de Branly, comme c'était vrai au temps de Pascal ou de Copernic) ?

Oui, la science pouvait apporter quelque bien-être à l'homme sur la terre, ce minimum de bien-être indispensable, selon S. Thomas, à la pratique de la vertu. Dieu lui-même ne pouvait que le permettre : n'est-ce pas lui, après tout, qui a créé les forces de la nature et l'intelligence du savant qui les découvre et les utilise ?

Seulement, il eût fallu laisser la science à sa place et ne pas lui dresser des autels, ni en faire une idole.

Elle était capable de répandre du bonheur dans le monde, tandis qu'en réalité elle est en train d'y semer la misère. N'est-ce pas la réponse vengeresse de Dieu, outragé et abandonné ?

Et l'argent, dont la science, dans ses applications merveilleuses, devait être une des sources quasi intarissables pour tout le monde, l'argent, le dieu-argent, a-t-il, à son tour, donné le bonheur, multiplié les heureux et définitivement installé le paradis ici-bas ?

Le Christ l'avait maudit, car il savait bien ce qu'il vaut, il savait bien ce qu'il ferait faire, et que même des chrétiens, pour se le procurer, piétineraient leurs convictions et leur conscience. On s'est moqué du Christ et de ses malédictions, et l'on a continué de plus belle la course à l'argent, on s'est prosterné, de plus en plus bas, on s'est jeté à plat ventre devant le veau d'or.

En est-on plus heureux ?

Oh ! j'entends bien qu'avec l'argent on se procure du plaisir, tous les plaisirs, surtout les plus vils ; mais depuis quand, je vous prie, « plaisir » est-il synonyme de « bonheur » ? Le bonheur laisse après soi quelques souvenirs agréables et des regrets ; le plaisir ne laisse guère que des déceptions et des remords.

Si l'on se place au simple point de vue humain, terrestre, il faut dire que, même là, le bonheur ne s'achète pas. Qu'y a-t-il de plus précieux que la santé ? Or la santé ne se monnaie pas. L'amitié non plus ne se trouve pas sur le marché : avec de l'argent vous aurez des flatteurs qui, au premier revers de fortune, vous tourneront le dos, mais non pas des amis véritables qui se réjouiront, suivant les cas, ou souffriront avec vous et pour vous. La tranquillité non plus ne se troque pas contre des billets de banque, et pourtant qui n'y aspire plus ou moins, un jour ou l'autre ? Qui donc, en effet, n'a jamais souffert ? Si quelqu'un le prétendait, je lui dirais : « N'attendez pas que je vous en félicite, car c'est la preuve que les séparations, les déceptions, les trahisons vous laissent insensible ; c'est la preuve que vous n'avez pas de cœur : je ne vous envie pas, je vous plains. »

Et puis, il y en a tant qui hier brassaient l'argent, qui, eût-on dit à les voir agir, ne savaient qu'en faire ; aujourd'hui, ils ont les mains vides et attendent qu'on leur donne le pain quotidien, pour eux et pour leurs enfants.

Jamais peut-être, la richesse n'a été plus abondante, et jamais la misère n'aura été si grande !

N'est-il pas permis de voir, ici encore, le doigt de Dieu ?

II

Devant tant de catastrophes et de crises de toutes sortes, on cherche les causes ; n'ayant pas le courage de s'arrêter à la vraie, on dit : « C'est la conséquence de la guerre ! »

Ah ! elle a bon dos, la guerre ! Mais elle-même, d'où venait-elle donc, sinon de ce fait que les

peuples, comme les individus, ont rejeté Dieu, l'Evangile avec sa doctrine et sa morale ?

Tous nos maux viennent de ce que l'homme a oublié qu'il y a au-dessus de lui un Maître souverain qui doit être servi le premier, à qui il rendra compte de tous ses actes, au dedans de lui une âme, une âme immortelle qu'il faut sauver, après cette vie une autre vie, éternelle, bienheureuse ou malheureuse, ciel ou enfer, suivant qu'il l'aura mérité. Tous nos maux viennent de ce que même les bons écoutent plus volontiers les modernes prophètes qui flattent les passions, les bas instincts, les appétits matériels, plutôt que le grand Prophète, dont les paroles ne passeront pas, même quand la terre aura disparu, et qui prêche toujours la vérité, dure parfois, j'en conviens, mais qui sauve.

Quelqu'un osait dire, il n'y a pas longtemps : « A quoi bon les églises, puisque nous aurons les coopératives ? » — Ce serait vrai, si l'homme n'était qu'un ruminant, s'il n'avait qu'un corps à nourrir. Mais ce qui en fait un homme, c'est-à-dire une créature raisonnable et libre, façonnée à l'image de Dieu : son âme, ne vous intéresse donc pas ? C'est l'âme surtout qui, en lui, doit se nourrir ; or elle ne vit que de Dieu.

Il est regrettable qu'on ne le comprenne pas davantage ; et voilà, je ne crains pas de le dire, le grand danger de l'heure.

* *

Ne soyons pas, cependant, trop pessimistes. Il semble, chez nous du moins, que les consciences se réveillent, que la foi revit, que les cœurs recommencent à se tourner vers Dieu.

Comment en douter quand on a vu, ces derniers temps, des hommes illustres revenir au Dieu de leur baptême et à l'Eglise qui enseigna leur enfance ?

Comment en douter quand on songe à ceci : il y a à peine un siècle, à une époque pourrie de voltérianisme, on comptait les intellectuels osant pratiquer leur religion ouvertement ; tandis qu'on voit aujourd'hui croître sans cesse, dans nos grandes Ecoles, le nombre des catholiques sincères. Savez-vous qu'actuellement soixante-quinze élèves de Polytechnique, prenant sur leurs loisirs et sur leurs plaisirs, s'en vont, tous les dimanches et tous les jeudis, faire le catéchisme aux enfants pauvres de Paris ?

Comment en douter quand on se rend compte que le peuple, qui avait suivi l'élite dans l'incrédulité et le blasphème, la suit à présent dans la foi et l'apostolat ?

Nous avons d'ailleurs, pour nous donner du courage, bien mieux que ces constatations réconfortantes d'histoire contemporaine : nous avons le Christ, le Christ ressuscité des morts et qui ne meurt plus, le Christ éternel, le Christ Dieu, qui est avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XX

SS. TIBURCE, VALÉRIEN ET MAXIME : L'ÉGLISE DES CATACOMBES

Mes frères,

Contrairement à ce que l'on a quelquefois tendance à penser, la diffusion du christianisme s'opéra très rapidement à Rome, non seulement dans les classes populaires et parmi les esclaves, mais même dans les sphères de l'aristocratie et du patriciat. Du vivant même de S. Pierre, sous le règne de Néron, par exemple, il y avait des fidèles dans le palais impérial du Palatin, et certains d'entre eux approchaient de très près l'empereur. Naturellement le même fait se reproduisait dans les grandes familles romaines.

I

C'est ainsi que nous trouvons un jeune homme de la plus haute noblesse, Tiburce, baptisé par le pape Urbain, au temps d'Alexandre Sévère. Ce Tiburce avait un frère dont la destinée fut exceptionnelle. Des raisons de convenance l'avaient fait fiancer à une jeune fille aussi noble et aussi riche que lui, qui appartenait à la puissante *gens* des Cæcilii. Ni elle ni lui n'avaient été consultés sur ce mariage, car c'est là une des rançons de la fortune que les alliances ne puissent être dictées par le cœur et qu'elles soient destinées à unir deux blasons ou deux portefeuilles, plutôt que de fondre deux existences en une seule.

Valérien semble, cependant, avoir éprouvé quelque tendresse pour Cécile. Mais celle-ci qui, depuis longtemps, s'était secrètement engagée envers le Seigneur par le vœu de virginité, ne pouvait admettre une union qui bouleverserait son idéal et la rendrait infidèle à ses premiers serments. Résister ouvertement au projet de son entourage était chose absolument impossible, étant donné les coutumes de la société romaine, où les enfants n'avaient pas plus de droits que les esclaves. Confiante, malgré son angoisse, en la protection du Très-Haut, la jeune fille se remit entre ses mains et se soumit passivement aux préparatifs de la fête.

Au jour des noces, elle fut conduite en triomphe chez son époux, elle franchit le seuil, qui, suivant les rites anciens, avait été enduit de graisse de loup, elle s'inclina devant les images des aïeux, elle prononça la formule sacramentelle du vieux droit : « *Ubi Caius, ibi Caia,* » et assista aux festins somptueux donnés en son honneur. Mais, le soir venu et les invités partis, alors qu'ils se trouvaient seuls dans un appartement de leur palais, Cécile demanda à Valérien de renoncer librement à elle. Elle lui expliqua comment elle avait fait vœu de chasteté et comment l'ange du Seigneur veillait sur elle pour la sauvegarder.

On juge de la stupeur du jeune homme, qui avait, sans doute, entendu parler des mystères chrétiens, mais n'était pas encore baptisé et ignorait par conséquent à peu près tout de cette religion. Sa conduite fut admirable de sagesse et de prudence. Au lieu de brutaliser son épouse, comme la plupart de ses contemporains se seraient empressés de le faire, il la laissa s'exprimer librement, créant ainsi un lien de confiance et de mutuelle estime. Puis il demanda une preuve, et, comme garantie des faits invraisemblables avancés, il voulut que l'ange lui fût montré. En souriant, Cécile lui objecta que cette faveur était impossible à obtenir pour un païen. Piqué au jeu, ou plutôt attiré par la grâce, Valérien consentit au baptême. Comme, à cause de la persécution, les fidèles se cachaient soigneusement pour tenir leurs assemblées, Valérien dut recourir à l'intermédiaire de Cécile pour parvenir jusqu'à un prêtre et lui faire part de son désir.

La jeune fille était bien connue dans les milieux chrétiens, et ses origines, ainsi que sa ferveur, en faisaient l'un des membres les plus en vue de la communauté romaine. Aussi s'empressa-t-elle de soumettre la question au Souverain Pontife lui-même, et ce fut le pape Urbain qui s'offrit à régénérer dans les eaux saintes l'âme ardente de Valérien.

Quand il revint à sa demeure, après les entrevues préparatoires à la réception du sacrement, le jeune homme fut ébloui. Le ciel avait voulu récompenser son espérance. Il aperçut, auprès de Cécile en prière, un ange de splendeur merveilleuse, qui se tenait debout, envoyé par Dieu, auprès de la vierge chrétienne. Cette ineffable mission augmenta encore la piété que l'enseignement de la doctrine chrétienne avait déjà fait éclore dans son cœur. Dès lors, il décida de renoncer à tout ce qui ne serait pas absolument conforme aux desseins du Seigneur et de se consacrer à l'exercice des bonnes œuvres.

Cependant le bruit de ces événements s'était répandu dans la ville, et avec d'autant plus de rapidité que le haut rang de Valérien et de Cécile les mettait plus en évidence. Le préfet, Almachius, ordonna une enquête. Il s'en prit d'abord à sainte Cécile, qu'il persécuta de mille manières afin de lui faire abjurer sa foi. Aucun tourment ne parvint à vaincre l'héroïsme de la jeune fille. Après avoir essayé de la faire étouffer dans sa salle de bains, le préfet donna l'ordre de la décapiter, et l'âme triomphante de la martyre alla rejoindre les chœurs des anges qui l'accueillirent en chantant.

Il eût été imprudent de penser que la colère des autorités s'arrêterait là. Valérien pouvait se préparer, à son tour, à la mort, et avec lui son frère Tiburce, qui avait été témoin de l'apparition angélique et que les encouragements de la vierge pieuse avaient déjà décidé à se convertir, lui aussi. Aussitôt après avoir reçu le sacrement de baptême, les deux frères mirent ordre à leurs affaires temporelles. Ils distribuèrent aux pauvres leur immense patrimoine, et, dégagés de toute préoccupation humaine, se consacrèrent à cette œuvre de charité, si opportune alors, qui consistait à arracher aux bourreaux les restes des martyrs, pour les ensevelir dignement.

Un tel fait était considéré comme un crime par les lois en vigueur. Bientôt le préfet Almachius eut vent du ministère humble et sacré auquel se livraient Valérien et Tiburce. Il les fit traduire à sa barre, mais ne parvint à obtenir d'eux aucune concession sur les principes de leur foi. Obstinément ils se refusèrent à brûler l'encens devant les idoles. Ce fut en vain qu'on les flagella cruellement, avant de les conduire à nouveau au pied de la statue de Jupiter. Leur constance demeura inébranlable. Pour en avoir raison, le préfet n'eut que la ressource de les faire décapiter à coups de hache.

Cependant, l'un des chambellans d'Almachius avait assisté à ce double supplice, ainsi qu'un certain nombre de fonctionnaires. Cet homme, nommé Maxime, avait une âme droite et forte. L'héroïsme des deux martyrs l'amena à conclure à la divinité de la religion chrétienne, et son exemple entraîna un certain nombre de ses amis. Tant il est vrai que — comme devait le dire Tertullien — le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

Eperdu de rage, le préfet fit amener devant lui les nouveaux coupables. Comme ils maintinrent énergiquement leur profession de foi, ils furent condamnés à périr sous ces fouets garnis de lamelles de plomb qui causaient de si terribles blessures. Ils acceptèrent le trépas avec bonheur, sûrs des revanches triomphales que leur réservait l'éternité.

II

A notre époque, depuis bien longtemps, il n'y a plus aucun risque à s'avouer chrétien. Il est même de bon ton de montrer qu'on n'est pas dépourvu d'une certaine religion, car les sectaires farouches ont toujours été fort mal vus par les gens simplement bien élevés. Mais il ne faudrait pas que les facilités dont nous jouissons pour pratiquer notre foi nous fassent perdre le souvenir de nos précurseurs lointains qui, eux, ont eu à payer de leur sang l'établissement du christianisme. Les quelques scènes de martyre que nous connaissons d'une façon plus ou moins détaillée n'étaient pas, en effet, aux premiers siècles, des événements exceptionnels ; tout au contraire, quiconque voulait suivre la religion de Jésus devait être prêt à affronter les pires tortures. Il est bon de nous faire une idée de ce que les antiques chrétiens ont eu à souffrir, afin de rendre hommage à leur valeur et d'y puiser la force nécessaire dans les contradictions si minimes que nous pouvons avoir, une fois ou l'autre, à supporter.

La première difficulté que rencontrèrent les néophytes évangélisés par les apôtres et leurs successeurs immédiats, leur venait d'eux-mêmes. Ils ne possédaient pas, comme nous, le privilège d'un atavisme pieux et d'une formation morale

commencée dès l'enfance. Ils étaient nés dans une civilisation aussi corrompue que raffinée. Riches ou nobles, ils avaient été habitués à satisfaire tous leurs instincts de volupté, de luxe, d'autoritarisme souvent cruel ; plébéiens ou esclaves, ils avaient grandi dans l'irritation haineuse contre les maîtres du jour, dans l'hypocrisie qui leur permettait d'éviter parfois les châtiments implacables, et dans la seule revanche qui apportait alors un soulagement à leurs misères : la satisfaction des penchants les plus bas. Puis un beau jour, la grâce s'était offerte à eux, et ils avaient accepté de suivre docilement ses inspirations. Mais ceux-là seuls d'entre nous qui ont eu besoin de se convertir foncièrement peuvent savoir combien il est difficile de réformer des habitudes perverses, invétérées depuis des années.

A ce sacrifice initial, bien d'autres allaient se joindre, sans tarder. En un temps où la société était nettement divisée en deux catégories farouchement hostiles, ces mortifications varieraient suivant la condition des personnes, sans cesser d'être également dures et méritoires. Les humbles, les sujets, auraient à se cacher constamment pour pratiquer une religion que le code qualifiait de criminelle et qui leur valait les plus abominables tortures ; ils auraient à prélever sur leur dénuement les quelques misérables ressources qui leur permettraient de participer au soulagement d'autres malheureux et au fonctionnement de l'Eglise. Les grands devaient redouter la confiscation de leurs biens, la prison, l'exil, la mort humiliante sous la dent des tigres, dans les flammes des bûchers ou sous la verge des licteurs. Et, ce qui est peut-être le pire, les patriciens étaient tenus de réformer si totalement leur volonté qu'ils considéreraient comme des frères et aimeraient en conséquence les esclaves qui jusqu'alors n'avaient été à leurs yeux qu'un vil troupeau.

Nulle espérance d'ici-bas et presqu'aucune consolation humaine ne viendraient alléger le poids de leur constance. Une seule perspective était indifféremment ouverte à tous : l'échafaud. Pourquoi accepter tant de renoncements, tant de dangers ? Pour s'enfermer mystérieusement dans ces sinistres galeries souterraines, tapissées de sépulcres, qui rayonnaient dans le sous-sol de la banlieue romaine, et où même l'on ne pourrait prier que dans la crainte de voir surgir soudain les légionnaires, ardents à pourchasser le chrétien ? Quiconque a visité les Catacombes comprendra qu'il ait déjà fallu une certaine force d'âme pour aller, de gaieté de cœur, passer des nuits entières au milieu des morts, afin d'accomplir des rites austères.

Ceux qui veulent nier à tout prix le surnaturel essaieront, à ce propos, de répéter le vieux mot, si usé, de fanatisme. Eh bien, non, ce n'était pas le fanatisme qui poussait les disciples du Christ à toutes les immolations et à tous les périls. On a vu, certes, bien d'autres sectes qui, à leurs débuts, ont inspiré à leurs adeptes des actes presque surhumains. Mais aucune d'elle n'a pu survivre. Bientôt, la première exaltation passée, elles se sont effondrées lamentablement, parce qu'elles n'avaient, pour les soutenir, que les frêles puissances de l'homme. Et d'ailleurs leurs gestes héroïques eux-mêmes se sont toujours mêlés à tant d'extravagances qu'on ne peut les considérer que comme des dépravations de la pensée et de l'énergie, tandis que la doctrine catholique, si haute, si sage, domine infiniment nos possibilités.

C'est donc ailleurs qu'il faut rechercher le mobile qui a inspiré tant de dévouements et qui a assuré leur réussite. Un tel succès dépasse la nature. Nous n'en trouverons la raison suffisante qu'en Dieu. Dieu : voilà le mot souverain de l'énigme. C'est parce que la lumière infaillible du Seigneur avait éclairé leurs esprits que nos frères des anciens jours avaient compris le néant des vanités terrestres et accepté les dogmes saints qui, seuls, orientent une vie destinée à preparer l'immortalité. C'est parce que les charismes du St-Esprit avaient corroboré leur énergie personnelle qu'ils ont, sans trouble, bravé les Augustes et leurs bêtes féroces, les prétoriens et les haines populaires. C'est parce que la force divine les soutenait dans le combat, qu'ils ont vaincu le plus formidable des empires et érigé la croix au faîte de la ville aux sept collines.

L'histoire des persécutions suffirait à elle seule à démontrer l authenticité de l Evangile. Ne nous y trompons point, toutefois. Il est hors de conteste que la part de beaucoup la plus grande dans cette victoire revient à l'Eternel, qui anima ses soldats, comme Jésus le leur avait promis en leur disant : « Quand vous serez traduits devant les tribunaux, ne vous inquiétez pas de ce qu'il faudra dire : l'Esprit de Dieu vous inspirera. » Mais cela ne doit rien ôter au mérite personnel de ceux qui se sacrifièrent pour ne pas renier leur Dieu.

Dans tout geste librement accompli ici-bas, il faut considérer l'influence divine, qui illumine, qui conseille, qui encourage ; mais il est juste de considérer aussi l'acte de l'homme indépendant et autonome, qui pourrait se révolter contre les célestes impulsions et qui, au contraire, s'y plie avec une ardeur généreuse. C'est parce que les premiers chrétiens ont été convaincus et prêts à tous les sacrifices qu'ils ont mérité l'assistance suprême, qu'ils ont sauvé ainsi leur âme et, avec leur âme, l'avenir de l'univers entier.

Leur mémoire doit donc nous être chère. Ils nous ont donné une leçon dont nous avons à nous souvenir. Vénérons ces héros de la foi, en prenant garde d'oublier que notre admiration serait inefficace si elle ne comportait pas, selon la mesure des situations et des circonstances, le ferme désir de les imiter. Prions les martyrs d'autrefois d'obtenir de Dieu pour nous la grâce que nous ne soyons pas trop indignes d'eux.